

# LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

14ème année. — No 7 — Mars 1899.

.....  
ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre.—s'adresser à F.-A. BAILLAINGÉ, prêtre, curé, Rawdon, P. Q.  
.....

## Amour blessé

Lettre de Mlle Lumena Laverdure ( 12 ans )  
à Mlle Elisabeth Rodésie ( 11 ans ), toutes deux  
élèves d'une florissante institution, du comté de  
Montcalm.

CHÈRE AMIE,

Tu m'as bien affligée de ce que tu m'as dis,  
dans ta lettre.

Tu dis que tu penses que je ne t'aime pas du  
tout et tu dis encore que, en dehors, je n'ai pas  
l'air de t'aimer.

Mais si je fais cela c'est parce que tu fais  
*pareil*. Je trouve que ces mots, que tu me dis,  
que si je suis fâchée je pourrai me défâcher me  
montrent que tu ne m'aimes pas gros. Je pense  
en effet que je vais t'abandonner, si tu ne veux  
pas m'aimer.

Tu peux garder une conduite tout opposée à celle que tu as gardée jusqu'à présent. Quand je te parles tu me réponds froidement. Ah ! ma chère Lumena, tu ne sais pas ce qu'il y a dans le fond de mon cœur ; si tu savais, tu ne ferais pas ce que tu fais. Non, tu n'es pas assez vieille pour comprendre ce que ton amie a dans son cœur pour sa chère Lumena. Mon pauvre [petit cœur] bât bien fort quand il pense que son amie ne l'aime pas. Du moins si j'avais la consolation que tu me prouveras ton amour.

Je n'ai qu'un reproche à te faire tu es trop vive. Tu m'as fais fâchée jeudi, parce que quand j'étais près de toi et que Bibite est arrivée, tu as tourné toute ton attention vers elle et tu m'as laissée là.

J'espère que je pourrai trouver un changement en toi. Ecris moi une longue lettre.

Ton amie affligée,

L.

Et voilà !

C'est ainsi que de pauvres enfants se cassent la tête, se brisent le cœur et perdent leur temps, pour un feu de paille.

L'amour qui s'afflige, à cet âge, est un amour égoïste.

Lumena apprendra qu'on ne se fait pas aimer, parce que l'on désire être aimé, mais parce que l'on est aimable.

On gâgue beaucoup à ne pas aimer trop tôt :  
il y a un temps pour chaque chose.

---

A une jeune fille

Jeune fille qui cours au bal fraîche et légère,  
La vanité dans l'âme, aux lèvres la chanson,  
Songe moins à ta grâce, un peu plus à ta mère,  
Dame de bon secours, sainte de la maison !

Son cœur sans mesurer te répand sa tendresse,  
Il te la jette à flots, il aime à t'en couvrir ;  
Il est riche et prodigue, et dépense sans cesse  
Tout son trésor d'amour, sans jamais s'appauvrir.

Tout a dans sa maison sa tâche journalière :  
La fleur du vase d'or la remplit de senteur,  
Le serin d'harmonie, et l'âtre de lumière ;  
La mère y donne une âme, et l'emplit de bonheur.

Humble et sublime, elle aime une petite sphère,  
Et rayonne à l'écart, entre ses murs bénis ;  
Elle est comme le feu du foyer, et n'éclaire  
Que l'étroite famille, et ne luit qu'au logis.

Dis à ta mère, enfant, ton âme et ses mystères,  
Car elle a des pardons qu'on ne peut épuiser :  
Sa faiblesse est sublime. Oh ! sur vos lèvres, mères,  
A côté du reproche, est toujours le baiser !

Mme ANAIS SÉGALAS.

---

LE MONDE DES NOUVELLES



Les revenus de Montréal pour 1898 ont été de \$3,-  
078,839.

Le mica de Rawdon attire l'attention des spécialistes.

Fondation d'une école normale, pour filles, à Québec.

Faut-il dire Samuel de Champlain, ou Samuel Champlain. *Samuel de Champlain*, dit M. l'abbé Casgrain ; *Samuel Champlain*, dit M. Dionne. Les Saintongeois, élevant à Champlain un monument dans sa ville natale Brouage ( aujourd'hui Hiers-Brouage ), ont écrit sur le piédestal : *Samuel Champlain*.

*Le Messager Canadien du Sacré Cœur* ( B. 2,431 ) Montréal, et la revue mensuelle *l'Alliance Nationale* deviennent de plus en plus intéressants.

Le 10 mars, à Sainte-Scholastique, exécution de Cordelia Viau et de Sam Parslow.

Les Clercs de Saint-Viateur se font les zélés propagateurs de la dévotion à Notre-Dame de Pellevoisin.



L'état de la santé du Pape inspire des inquiétudes.  
L'Italie veut avoir un pied à terre en Chine.

Un nombre considérable de missionnaires ont pris en 1898, la route de l'Afrique et de l'Extrême Orient.

L'Angleterre compte aujourd'hui quinze cents mille catholiques, dix sept évêques et trois mille prêtres.

L'Inde qui comptait 500,000 catholiques il y a trente ans, en compte aujourd'hui 2,000,000.

Les Pères du Saint-Esprit se servent d'un bateau-église, naviguant sur l'Amazone et ses tributaires, pour l'évangélisation des populations riveraines.

La mort presque subite du président Faure, à Paris, affecte particulièrement tous les amis de la France.

M. Loubet succède à M. Faure.

L'abbé Lorenzo Perosi est l'auteur d'œuvres musicales qui font sensation en Italie.

L'amitié de l'Angleterre pour les Etats-Unis d'Amérique se refroidit quelque peu.

## BIBLIOGRAPHIE

*Le Code Catholique ou Commentaire du Catéchisme de Québec*, par l'abbé D. Gosselin. (1)

Les institutrices trouveront là des explications claires, dans leur brièveté. Les parents feront bien de donner une place à cette brochure dans la bibliothèque de famille.

M. l'abbé Gosselin est le distingué rédacteur de la *Semaine Religieuse de Québec*.

---

### IMPRESSION DE VOYAGE

## Rome

PAR L'ABBÉ HENRI CIMON (2)

Encore un petit volume qui doit prendre place dans la bibliothèque du pensionnat et dans celle de la famille. Rome a quelque chose d'immuable, comme le catholicisme. Les impressions diffèrent cependant suivant les points-vue. L'auteur, ex-curé d'une paroisse canadienne-française et étudiant à Rome, devait être en mesure d'enrichir les descriptions déjà faites. Il a réussi. On le suit avec intérêt. Certains petits détails, certaines intimités donnent au récit de la variété. L'auteur instruit sans fatiguer.

---

Si vous aimez, ne flattez point.

---

Avez vous acheté le *Canada Ecclésiastique* de MM. Cadieux et Derome ?

(1) 25 cts l'exemplaire. \$17.00 le cent exemplaires. S'adresser à l'auteur, Cap-Santé, Co. de Portneuf.

(2) Chez Vincent, 234, rue Saint Jean, Québec.



## RÉCRÉATION

### LA PRESSION ATMOSPHERIQUE

“ Vous connaissez l'expérience qui consiste à fixer une pièce de cinq francs contre une porte, contre le montant d'une bibliothèque, et même, si le relief en est assez atténué par l'usure, contre le carreau d'une vitre. Le résultat est obtenu, comme on sait, en frottant vivement de haut en bas la pièce de cinq francs contre la paroi

verticale à laquelle on veut la faire adhérer, de manière à chasser l'air interposé ; c'est la pression atmosphérique qui retient la pièce.

En disposant l'expérience d'une manière différente, vous pourrez soutenir un défi qui semblera absurde, au premier abord, à ceux qui ne soupçonnent pas le moyen que vous allez employer.

Jetez sur une table en bois, non vernie, une pièce de cinq francs en argent(1). Autour de la pièce, faites passer une grande boucle formée à l'un des bouts d'un petit cordonnet, dont vous laisserez pendre, en dehors de la table l'autre extrémité ( voyez la vignette ).

Demandez alors à ceux qui vous entourent quel poids vous devez attacher à la ficelle pour que la pièce soit entraînée.

On vous répondra que, une pièce de cinq francs pesant vingt-cinq grammes, un poids un peu supérieur l'entraînera et que, même en tenant compte de la résistance opposée par la résistance du cordon et de la pièce contre la table, un poids de cinquante grammes sera certainement plus que suffisant.

Vous pourrez affirmer sans crainte qu'un poids vingt fois supérieur, c'est-à-dire de un kilo ( 2 livres ), ne fera pas bouger votre pièce de cinq francs.

— Vous allez donc la clouer ou la coller ? demandera-t on.

— Pas le moins du monde.

On vous mettra sans doute au défi de réussir ; mais, à défaut de colle ou de clous, vous mettrez à contribution la pression atmosphérique : la pièce de cinq francs, frottée vivement sur la table dans les sens des fibres du bois, demeurera immobile au point où vous l'aurez laissée ( voyez la vignette ), malgré le poids d'un kilogramme qui ne suffira pas pour l'entraîner. ”

MAGUL.

---

Chacun est le peintre de sa propre vie : la volonté conduit le pinceau, les vertus sont les couleurs, et le modèle est Jésus-Christ. (S. Grég. de Nysse).

(1) Remplacez la pièce de cinq francs par un cinquante centin.

## L'hospitalité du Bandit

### LÉGENDE BIBLIQUE

Le simoun, ce redoutable vent du désert, s'est levé, balayant sur son passage les fragiles obstacles, roulant en tourbillons dans les airs l'impalpable poussière du sable doré, courbant la cime altière des palmiers, arrachant les nopals épineux, les cactus aux fleurs pourprées, et semant le sol de rameaux brisés des lentisques au pâle feuillage.

La nuit descend sur la terre ; non une de ces claires nuits d'Orient, transparentes et limpides, dont le manteau bleu s'étoile de points lumineux où se moire aux reflets argentés de la lune, mais une sombre nuit d'orage, noire, effrayante et troublée.

Dominant la grande voix de l'ouragan, une clameur lugubre traverse l'espace. Elle vient de Bethléem et de Rama, elle est faite des cris désespérés de mères auxquelles les soldats du tétarque Hérode arrachent leurs enfants pour les égorger.

Et cette lamentable honle de sanglots humains fait frissonner les fugitifs qui, insoucieux de la tempête, des ténèbres épaissies autour d'eux, se hâtent sur la route déserte : un homme aux cheveux blanchis, presque un vieillard, conduisant un âne par la bride, et, sur cette chétive monture, une jeune femme, très belle, pressant entre ses bras un enfant endormi, roulé dans les plis de son voile.

Ils se hâtent....., ils fuient la Judée où ruisselle en rouges torrents le sang des innocents martyrisés. L'ombre des bois, la solitude, les éclats de la foudre ont pour eux moins d'horreur que le séjour des cités, où le fer meurtrier des sicaires d'Hérode menace la frêle créature endormie.

Ils se hâtent..., désirent de se trouver demain, quand le jour se lèvera sur eux, bien loin du sol inhospitalier.

Ils se hâtent..... Et voilà que soudain, deux hommes surgissant de la lisière de la forêt se dressent menaçants, barrent le chemin.

Ce sont de ces larrons, qui guettent, la nuit, les voyageurs sans défense, les arrêtent pour les dépouiller de

l'or ou des marchandises qu'ils portent, et ne les laissent aller qu'après les avoir durement rançonnés.

Hélas ! le patriarche Joseph, la vierge Marie sont pauvres. Ils ne possèdent ni une pièce d'or, ni un bijou. Leur seul trésor, c'est l'Enfant-Dieu qu'ils emportent, à travers monts et déserts, vers la terre d'Égypte, afin de la soustraire aux jalouses fureurs du tétrarque.

A mains jointes, ils supplient les brigands de les laisser passer ; mais ceux-ci ne veulent rien entendre. Ils ont reconnu dans les bras de Marie le nouveau-né de Bethléem, l'étrange enfant qui reçut sur la paille d'une crèche, dans une étable misérable, l'adoration des pâtres de la Chaldée et des rois de l'Orient. Ils savent que ses parents ont reçu des mages une cassette pleine d'or, des parfums précieux, de riches présents. Leur convoitise s'allume à ce souvenir, et ils entraînent les voyageurs, par les étroits sentiers de la forêt, jusqu'à une profonde caverne où, le jour, ils se cachent, et où ils entassent, à l'abri des recherches, le produit de leurs rapines.

Rien n'émeut ces hommes barbares, ni les prières de Joseph, ni les larmes de Marie.

Depuis trop longtemps, l'habitude du crime a endurci Gesmas et Dismas, cuirassé leur cœur contre tout sentiment de pitié.

Parvenus à leur repaire, ils allument des torches, et, brutalisant le vieillard, qui a vainement tenté de s'interposer, ils arrachent l'enfant du sein de sa mère.

— Nous le garderons, disent-ils, jusqu'à ce que vous consentiez à nous livrer vos trésors.

— Hélas ! nous ne possédons rien... Voyez, nos mains sont vides, nous sommes pauvres.....

Gesmas secoue la tête avec incrédulité.

— Les mages ne sont-ils pas venus avec des chameaux chargés de présents ? Ne vous ont-ils pas royalement prodigué l'or, la myrrhe et l'encens ?

— Tout a été distribué aussitôt aux pauvres de Judée...

— Ou plutôt enfoui avec soin dans quelque cachette souterraine. — Découvrez-nous-la.....

— Je vous jure que nous sommes sans ressource. Nous fuyons la persécution... Rendez-nous la liberté et Dieu vous bénira.

Aux supplications de Marie, Dismas ne répond que par des ricanelements et de grossiers sarcasmes ; mais pendant le brûlant débal, l'enfant que Dismas avait saisi dans ses bras s'est réveillé en sursaut.

Il ne témoigne cependant aucun sentiment d'effroi. Sa blonde tête bouclée s'appuie sans terreur sur la rude poitrine velue, et, candide, son regard se lève vers le visage farouche du brigand.

Il sourit. Le sourire divinement tendre de ses lèvres innocentes, tant de confiance unie à tant de faiblesse, bouleversent l'âme de Dismas. Une émotion inconnue s'empare de lui, amollissant son cœur jusqu'alors pétrifié, remplissant de larmes ses yeux que la plus touchante infortune n'a jamais fait pleurer.

— Dismas, demande-t-il d'une voix étranglée, tandis que les mains incertaines de l'enfant effleurent doucement sa barbe hirsute et son visage bronzé, Dismas, combien veux-tu pour sa rançon ?

L'autre bandit se met à rire.

— La paierais-tu, toi qui me dissimules avec une si jalouse avariée la plupart de tes gains, afin d'en éviter le partage ?

Oui, je te la paierai. Je veux rendre à sa mère le blond chérubin auquel je dois la première carresse donnée au misérable Dismas. Parle. Combien exigés-tu ?

— Un beau denier ! Trente pièces d'or.

Dismas fouille dans les plis de sa ceinture et trente pièces de monnaie d'or rutilent sur le sol de la caravane.

— Prends..., et laisse-les aller.

Dismas ramasse avidement l'or qui a roulé de tous côtés et va, en haussant les épaules, se jeter sur les peaux de bêtes amoncelées dans un coin, qui forme sa couche.

Dismas accompagne Joseph et Maria jusqu'à l'entrée de la caverne.

L'ouragan fait rage. Il se déchaîne avec tant de violence que Marie ne peut réprimer un frisson d'épouvante.

— La nuit va être terrible, murmure timidement le bandit. L'enfant aurait bien froid, et peut-être lui arriverait-il accident... Si vous vouliez.....

Marie jette un regard anxieux vers le ciel d'un noi

d'encre, que zèbrent des éclairs livides et qui menace de déverser bientôt des torrents d'eau sur la terre.

— Ici, poursuit Dismas, vous seriez en sûreté. Le sommeil de Dismas est profond. Nul ne songerait à vous poursuivre dans une semblable retraite. Et demain, dès l'aube, je vous guiderais à travers la forêt, par des sentiers connus de moi seul .....

Joseph et Marie hésitaient encore, lorsqu'ils s'aperçurent que l'Enfant Jésus, qui n'avait pas quitté les bras de Dismas, venait de se rendormir, sa tête blonde pressée contre la joue halée, sa petite main passée autour du cou du voleur.

Ils restèrent.

Et, le lendemain, avant le réveil de Dismas, en prenant congé du misérable qui leur avait donné l'hospitalité dans la caverne, Marie lui dit de sa douce voix :

— O vous qui avez eu pitié de mon enfant ! homme coupable mais compatissant, puissiez-vous être béni et consolé à votre heure suprême !

Après avoir pendant trente ans terrosisé la Judée par leurs vols, leurs exactions, leurs cruautés, Dismas et Gesmas ont enfin été capturés par les soldats de Pontius-Pilate, le gouverneur romain de Jérusalem, et ils sont condamnés à périr sur la croix, le plus infamant des supplices.

Avec eux va mourir un homme dont la vie fut sans péché, dont le seul crime est de s'être déclaré le Fils de Dieu, d'avoir aimé les humbles, les petits, et prêché aux Juifs orgueilleux, impitoyables, une loi d'amour et de miséricorde.

Le lâche Pilate, qui n'a trouvé " aucun crime dans ce juste ", n'a pas eu le courage de l'arracher à la haine des pharisiens et de proclamer hautement son innocence.

Il a essayé toutefois d'attendrir le peuple déicide en lui montrant Jésus réduit par la flagellation à l'état le plus lamentable.

Du balcon du prétoire, il l'a présenté aux Juifs défigurés, épuisés, déchirés, le front couronné d'épines. Sur ses épaules, par une amère ironie, les soldats ont jeté un lambeau de pourpre, entre ses mains liées ils ont placé un roseau, sceptre dérisoire.....

— Voilà l'homme ! dit Pilate, et il ajoute : Ferez-vous mourir votre roi ?

A la vue du sanglant fantôme, les Juifs se détournent avec une horreur mêlée de dégoût. Leur roi, cet homme brisé par la douleur, et descendu au dernier degré des misères, des souffrances humaines et de l'abjection ?...

Ils se détournent, ils se voilent la face pour ne le plus voir, et ils crient :

— Tolle ! Toile ! — Otez-le de devant nous. Qu'il soit crucifié.

Et la haine les aveuglant au point de leur faire oublier tout sentiment patriotique :

— Nous ne reconnaissons d'autre roi que César.

A présent, au sommet du Golgotha, se dressent trois croix, trois gibets.

Le Juste est crucifié entre les deux larrons. Gesmas blasphème et raille le divin condamné dont la résignation l'exaspère, lui, le révolté.

Mais Dismas se tait. Il regarde .....

Il écoute les paroles de paix et d'amour prononcées par le Christ mourant.

Il cherche à se souvenir.

Dans la nuit de son passé criminel, il a rencontré une fois, — oh ! bien loin, bien loin, au fond du lointain passé, — il a vu briller déjà ce regard si doux, si pur, si miséricordieux.

Oui, il se rappelle !

Un soir d'orage, Dismas et lui avaient arrêté sur une route deux voyageurs, deux fugitifs, emportant un enfant proscrit. Comme ils n'avaient rien à offrir pour leur rançon, Dismas, d'une main brutale, avait arraché l'enfant à sa mère.

Et voilà que l'ange blond, se réveillant entre ses bras, l'avait regardé tendrement, miséricordieusement, comme, à cette heure, le regardait le Christ en croix.

Tout se révélait,

Cet enfant mystérieux qu'avaient adoré dans l'étable les bergers et les mages, dont le divin sourire avait fait pénétrer la pitié dans l'âme insensible du bandit, c'était le Fils de Dieu, celui qui mourait maintenant pour le rachat du monde.

La femme pâle, la mère douloureuse, debout au pied

de la croix, Dismas la reconnaissait aussi, c'était celle-là même qui lui avait dit dans l'élan de sa reconnaissance :

— Puissiez-vous être beni et consolé à votre heure dernière !

— Oh ! cria-t-il à Dismas, qui blasphémait toujours, tais-toi..... nous portons le juste poids de nos crimes ; mais *Lui*, il est innocent. Il ne meurt que par nos forfaits.

Et tournant vers le Christ ses yeux où s'allumait une ardente supplication :

— Seigneur, murmura-t-il humblement, souvenez-vous de moi quand vous serez dans le royaume de votre Père.

Une fois encore le regard de Jésus se posa, rempli d'une amoureuse attirance, sur celui du vieux bandit dont le cœur se brisait de repentir.

— Avant que ce jour ne s'achève, lui dit-il avec une ineffable douceur, tu seras avec moi en Paradis.

Le fils de Dieu rendait au centuple au bon larron l'hospitalité que, une nuit, celui-ci lui avait donnée dans sa caverne.

BARONNE S. DE BOURD.

---

## Saint Longin, soldat et martyr

11 mars

C'est le nom du centurion qui assistait au crucifiement et qui, témoin du bouleversement de la nature et des prodiges qui accompagnèrent la mort de N.-S. s'écria, en se frappant la poitrine : C'était vraiment le fils de Dieu. Qui ne lui pardonnerait, pour cette parole si profondément empreinte de repentir et de foi, son attitude en apparence impassible et indifférente devant un spectacle si bien fait pour émouvoir et attendrir les âmes ? On croit aussi que ce fut lui qui, après la mort du Sauveur, lui ouvrit le côté et lui transperça le cœur : sa lance inconsciente ouvrit ainsi la source de la grâce et des sacrements. Après la sépulture du Sauveur, ayant été chargé de garder son sépulcre il fut témoin de grands miracles qui accompagnèrent la résurrection, et par là, de plus en plus confirmé dans sa croyance à la dignité du Sauveur. On s'efforça par tous les moyens, promesses et menaces, de lui faire dire que les disciples avaient dérobé le corps du Sauveur pendant que les soldats qui le gardaient étaient endormis. Mais, loin de se faire

l'instrument de cette imposture, il proclama hautement la vérité et fut un témoin fidèle de la résurrection de Jésus-Christ.

Il en devint bientôt l'apôtre, car les Juifs irrités de cette résistance, voulurent étouffer la vérité dans son sang. Longin l'ayant appris, s'enfuit de Jérusalem et se retira en Cappadoce avec deux de ses soldats. Là il se fit le prédicateur de la vérité qui lui était apparue dans de si solennelles et si tragiques circonstances, et son apostolat porta des fruits abondants. Les Juifs dont il dévoilait la perfidie et la cruauté, entrèrent en fureur contre lui et firent tous leurs efforts pour le faire condamner comme imposteur et comme traître. Ils firent tant auprès de Pilate que celui-ci envoya de ses archers en Cappadoce pour le prendre et le mettre à mort. Les soldats désignés pour le meurtre étant arrivés en Cappadoce, Dieu permit qu'ils s'adressassent à Longin lui-même qu'ils ne connaissaient pas pour se faire renseigner sur le lieu de sa retraite et lui fissent connaître le sujet de leur mission. Heureux d'entrevoir l'espérance du martyre, Longin leur offrit chez lui une généreuse hospitalité et leur promit de leur mettre bientôt entre les mains celui qu'ils cherchaient. C'est ce qu'il fit au bout de trois jours en se faisant connaître à eux et en leur disant combien il s'estimait heureux de souffrir la mort pour son Dieu. Les envoyés de Pilate hésitaient d'abord à payer ainsi l'hospitalité qu'il leur avait si noblement offerte, mais par crainte de Pilate, ils finirent par se résoudre à exécuter leur forfait. Longin eut la tête tranchée avec les deux soldats qui l'avaient suivi.

Ils portèrent ensuite son chef à Pilate qui, pour donner satisfaction à la base jalousie des Juifs, le fit mettre sur la porte de la ville. Cette tête vénérable fut ensuite jetée à la voirie et fut retrouvée miraculeusement quelque temps après. Longin fit connaître le lieu où elle se trouvait à une pauvre femme de Cappadoce qui était venue à Jérusalem avec son fils qu'elle perdit en y arrivant. Le saint lui apparut la nuit et lui fit connaître le lieu où son chef avait été déposé, et lui montra le fils qu'elle venait de perdre, revêtu d'une merveilleuse clarté. Pour se conformer au désir exprimé par le noble martyr,

la pieuse veuve fit inhumer dans le même tombeau et le corps de son fils et le vénérable chef du soldat.

Dismas, Longin, nobles conquêtes de la Croix ! Ils trouvèrent dans le sang du divin crucifié et dans la blessure de son cœur le gage de leur entrée au ciel. Ce furent les premières conquêtes du calvaire ; puisse ce Calvaire si insulté en faire d'autres aujourd'hui.

J. PROVOST.

---

## La Princesse Philippine

La princesse Philippine habitait un vieux château de pierre grise, situé au bord d'une petite rivière qui serpentait au milieu d'une magnifique vallée des Vosges.

Des deux côtés du cours d'eau de grandes et fertiles plaines, de verts pâturages où paissaient de nombreux troupeaux de bétail noir si renommé, et de moutons blancs comme neige.

De ci, de là, des cabanes de pâtres et des chaumières de paysans égayaient la vue.

La princesse Philippine, seule héritière de ce beau domaine, n'avait ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Elle ne dépendait que d'un tuteur indulgent, père du prince Basile à qui ses parents, avant de mourir, l'avaient fiancée lorsqu'elle était encore tout enfant.

Le vaillant jeune homme demeurait de l'autre côté des hautes montagnes dont les flancs, couverts de forêts séculaires, servaient de remparts au manoir ; on eût dit que ce rideau touffu de verdure avait pour mission de défendre la pittoresque demeure contre les rudes atteintes de l'hiver.

Dans ce cadre charmant la jeune princesse aurait dû être la plus heureuse petite personne du monde, mais une peur insurmontable et déraisonnable empoisonnait son existence :

La peur des araignées !

Celles-ci aiment les recoins poussiéreux, et il n'en manquait pas au vieux château Philippi !

Pourquoi les araignées qui, de génération en génération, depuis plus de sept cents ans, y avaient élu domicile, auraient-elles été chassées pour satisfaire le caprice

d'une fillette ?

Le prince Basile posa, à peu près, la question un jour qu'il faisait, avec sa mère, une de ses visites accoutumées à la princesse qui s'en offensa grandement.

Elle s'affligea et s'indigna de lui voir si peu d'égards pour ses souffrances, et en voulut beaucoup à la noble dame qui, au lieu de reprendre son fils, souriait en signe d'approbation.

Le jeune prince s'en alla fort en colère, déclarant absurde d'être lié à une poltronne qui ne pouvait se promener ni dans son parc, ni dans ses forêts, ni sur la rivière, à cause de ses ridicules frayeurs. Bien plus, ajoutait-il, elle ne peut même parcourir les galeries et les salons de sa belle demeure sans être enveloppée de la tête aux pieds, dans un véritable suaire de mousseline blanche, très raide !

— Je n'ai plus de patience de rendre mes hommages à un fantôme ; je pars, je vais voir le monde.

Et le prince Basile partit pour un long voyage.

Ses parents en eurent un vif chagrin, car, en Alsace les fiançailles équivalent à un mariage ; c'est chose aussi sacrée.

— Nous la laisserons à elle-même, pendant quelques mois, pensèrent-ils. Peut-être finira-t-elle par comprendre combien il est malheureux de ne pas être comme les autres.

D'un commun accord, amis et voisins l'abandonnèrent à ses terreurs malades.

Philippine s'enferma, dès lors, avec ses femmes de service, dans ses appartements tendus de satin bleu pâle.

Elle passait son temps à s'assurer qu'aucune araignée n'avait envahi son habitation.

Tout naturellement, personne ne s'occupant plus de ses affaires, les choses allèrent de mal en pis au château et par tout le domaine. La nouvelle, on ne sait comment, s'en répandit bientôt au loin.

Un beau matin on vit arriver, devant le pont-levis, un chevalier richement vêtu, monté sur un magnifique cheval blanc et accompagné d'un homme d'armes dont le coursier était noir comme l'ébène.

Il demandait à voir la princesse.

Lorsqu'après une longue attente, il fut introduit en sa

présence, il lui déclara qu'il était son cousin au sixième degré, et qu'il avait l'intention de lui faire une longue visite.

— Fort bien, dit-elle, je n'ai jamais entendu parler de vous, mais ce n'est pas étonnant. Installez-vous aussi bien que vous pourrez, donnez surtout des ordres sévères pour que les pièces choisies par vous, soient parfaitement nettoyées et débarrassées de leurs araignées ; car ; il n'y a pas, dans tout l'univers, un lieu aussi abandonné à leur merci que ce vieux château. Elles l'ont envahi ; elles y sont plus maîtresses que moi !

Le chevalier ne se le fit pas répéter.

Peu à peu il en vint à se croire chez lui, donnant des ordres, agissant comme si le domaine lui appartenait. Lorsque les vieux serviteurs du château s'aperçurent qu'il fouillait les tiroirs secrets de la grande bibliothèque ; quand ils le virent s'emparer des papiers, passer des nuits entières à les lire, ils secouèrent la tête, se disant entre eux : " Ah ! sa présence ici n'annonce rien de bon ! "

Après quelques semaines il sollicita de nouveau une audience. La princesse avait presque oublié qu'il était là, tant elle était absorbée par la préoccupation que lui causait une araignée qui avait tenté de s'établir sous une des fenêtres de sa chambre à coucher.....

Le chevalier, après l'avoir saluée, lui annonça d'un ton qu'il voulait rendre imposant, la découverte faite par lui, de titres qui le rendaient seigneur du lieu ! Il l'informa qu'il se considérait, déjà, comme le légitime propriétaire du château et la somma de lui en remettre les clefs.

Le ton de la princesse fut aussi hautain que le sien, et ses manières prirent une grande dignité lorsque, après un silence de quelques instants, elle répliqua :

— Seigneur chevalier, vous ignorez sans doute que le roi est dépositaire de certains papiers déclarant qu'avec ce domaine on reçoit une bague servant de sceau.

Cette bague est toujours entre les mains de l'héritier légitime, et je la possède.

Le chevalier, furieux, se contenta cependant, et chercha très artificieusement à obtenir que la bague lui fût montrée. Ce fut en vain qu'il déploya tout son art et tous ses talents de persuasion.

Ne maîtrisant plus sa colère, il la menaça :

— Si vous ne me livrez tout de suite ce cachet, j'or-

donnerai aux habitants du domaine de récolter toutes les araignées des champs, de la forêt, de la rivière et du château. J'en remplirai vos chambres, vos vêtements et même votre lit.

La princesse, en entendant ces mots, se mit à trembler de peur ; toute sa résolution tomba à la seule pensée d'une chose si horrible.

S'enveloppant de ses longs voiles blancs, et précédant le chevalier, elle la conduisit à l'arsenal, tout au haut d'une des tours de l'ouest.

Là, derrière une cotte de maille accrochée au mur, se trouvait un ressort qu'elle toucha.

Aussitôt apparut un tiroir secret, renfermant une petite clé d'or qu'elle saisit.

Tenant ferm<sup>e</sup> dans sa main la précieuse clé, et accompagnée du rusé gentilhomme qui marchait aussi près d'elle que possible, elle se dirigea vers la grande galerie des tableaux.

Dans un pan de muraille, caché par un magnifique portrait en pied de sa mère, se trouvait un bouton qu'elle pressa.

Un second tiroir à secret s'étendit immédiatement ; elle en tira une riche cassette de vermeil qu'elle ouvrit avec la clef d'or, et, à l'instant, l'objet convoité se montra aux yeux avides du chevalier.

— Permettez que je l'examine, dit-il avec une feinte courtoisie.

— Jamais !..... s'écria la princesse qui, subitement, à la vue du cachet qu'elle avait pris, se souvint de toutes les recommandations qui lui avaient été faites par ses parents. Elle s'étonna, elle-même, de cette faiblesse qui le faisait trembler devant un intrus, quand elle était chez elle, entourée de ses gens.

Le chevalier, ne pensant plus à dissimuler, oublia son respect d'emprunt, et se jeta sur elle pour lui enlever le bijou. Prompte comme l'éclair, elle le lança par l'embrasure profonde d'une des étroites fenêtres que l'impôsteur avait ouvertes pour renouveler un peu l'air de la galerie.

La bague étincela au soleil comme un charbon allumé, et disparut.

— Petite folle ! cria le chevalier outré de dépit.

Elle est tombée dans le fossé.....

Laissant la princesse, il s'élança vers l'escalier qu'il descendit le courant.

Le cœur battant à se rompre et les yeux dilatés par l'émotion, la jeune demoiselle se pencha à la petite fenêtre pour regarder en bas, bien bas, là où se reflétait, dans les eaux noirâtres du fossé, les murs gris de la massive tour carrée.

A une petite distance au-dessous, à portée de sa main, la bague-cachet se trouvait suspendue dans la trame, solidement tressée, d'une vieille toile d'araignée.

Quoique l'habitante de ce palais aérien fut là, tout près, considérant d'un œil curieux cette singulière proie, la princesse, sans hésitation, sans frayeur, étendit la main, et repêcha la bague.

A ce moment, debout devant les vieux portraits de famille, sous les yeux, en quelque sorte, de son père et de sa mère, il lui sembla entendre leurs voix expliquant le sens de cet anneau, retraçant comme ils l'avaient fait autrefois, les devoirs imposés par sa charge, ses obligations envers tous ceux qui dépendaient d'elle.

— Il sera demandé beaucoup à qui beaucoup a été donné..... dit-elle presque à haute voix.

— Mon Dieu ! que j'ai été égoïste, jusqu'ici !

Et attachant fortement l'anneau à une chaîne qu'elle portait au cou, elle franchit, à son tour, les degrés de pierre de l'escalier tournant, sans souci de son enveloppe de mousseline qui resta oubliée, sur le parquet de vieux chêne, dans la galerie des aïeux.

Elle étonna sa maison en dépêchant au roi, en toute hâte, un courrier portant une lettre.

Pendant ce temps le chevalier employait tous les ouvriers du domaine à pomper l'eau du fossé, et à en fouiller le fond boueux.

Escorté de son suivant, il passait et repassait sur le pont de bois pour surveiller et diriger les recherches.

Il était dans cette extrême agitation, lorsqu'arrive une compagnie d'archers de la cour.

La princesse Philippine alla au devant d'eux et les salua revêtue des ornements, bijoux et dentelles de sa charmante mère.

A son doigt brillait l'anneau.

Le maître des cérémonies, délégué par le roi, pen-

chant, avec toute la grâce d'un vieux courtisan, sur la main qu'elle lui tendait, lui dit :

— Votre démarche et votre visage suffiraient à établir vos droits : j'ai connu vos parents et vos grands parents ; vous leur ressemblez en tout, mais cette bague est une preuve indéniable. Le domaine est bien à vous, à vous seule.

Le misérable chevalier et son suivant furent chassés de la contrée.

On fit prévenir le prince Basile qui s'empressa d'arriver.

Le roi, la reine et presque toute la cour assistèrent au mariage qui se fit avec une pompe inusitée.

Depuis bien des siècles, le vieux château n'avait vu pareilles fêtes.

Pendant le dîner de noces, la princesse Philippine trouva une amande double.

— Voici un emblème, dit-elle à son mari. Vous aurez une amande, et moi, l'autre.

— Merci, mon cher cœur, répliqua le prince, donnez-moi votre amande ; je la porterai à ma chaîne ; elle ne me quittera jamais, de même que rien au monde ne nous séparera plus.

— Voilà votre *Philippine*, dit alors la princesse ; j'y joins la bague-cachet qui représente tous mes biens, car je suis humiliée toutes les fois que je la regarde. Quand je songe qu'elle m'a été conservée par une araignée, dont j'avais toute l'espèce en horreur, je suis vraiment confuse et je sens que je vous dois quelque réparation : je vous ai traité si sottement.

— Mais n'ai je point dit : *Philippine !.....* dès que je vous ai aperçue, à mon retour, afin de bien prouver qu'il n'y avait pas, dans mon cœur, le moindre ressentiment contre vous ? s'écria le prince, en baisant la main qui lui tendait le magnifique anneau.

Depuis ce temps, la coutume s'établit, entre jeunes gens de partager les amandes doubles.

Et, comme tous les amateurs, de tous les pays, n'ont pas une pareille bague à leur disposition, il a été convenu que celui des deux amis qui crierait le premier *Philippine !* — après une absence, — recevrait, de l'autre, un présent.

Et l'usage s'en perpétuera jusqu'à la fin des siècles.

NTHA.